

« Rêve d'une nuit d'hôpital »

Lucie Robert

Numéro 18 (1), 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28674ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, L. (1981). Compte rendu de [« Rêve d'une nuit d'hôpital »]. *Jeu*, (18), 124–125.

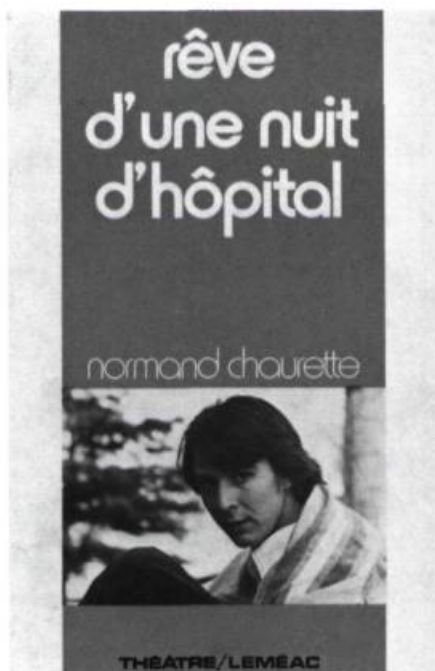
à la culture amérindienne où s'offre à voir la finesse d'une traduction qui accepte et reconnaît la différence de l'Indianité sans pourtant la jouer à travers les moules de l'exotisme et du dépaysement. Ne serait-ce pas que la culture est impossible sans l'intervention d'un Kamikwakashit?

martine dumont

« rêve d'une nuit d'hôpital »

Texte de Normand Chaurette, introduction de Jean-Cléo Godin, coll. «Théâtre», n° 87, Montréal, Leméac, 1980, 102p.

Cent ans après la naissance d'Émile Nelligan, soixante-quinze ans après la parution de son recueil de poèmes et qua-



rante ans après sa mort, Normand Chaurette rend hommage à celui qui marqua ici le début de la poésie moderne. *Rêve d'une nuit d'hôpital* tire son nom d'un poème, un des trois qui devaient ouvrir le recueil qu'il préparait quand il fut hospitalisé. Le travail d'édition que reprit Louis Dantin, qui fit paraître en 1904 *Émile Nelligan et son oeuvre*, mit plutôt en évidence les derniers poèmes, dont «le Vaisseau d'or». Normand Chaurette n'a retenu de la vie de Nelligan qu'un événement historique: à midi, le lundi 11 juillet 1932, Nelligan, en présence des siens, entend à la radio Jean Charbonneau réciter «le Vaisseau d'or». Cet événement sert de pivot à la pièce, lui donne un cadre et un temps. Dix coups de l'angélus sonnent avant le début de la pièce et les deux derniers ne seront entendus qu'après la dernière réplique. Cet angélus de 1932 rappelle d'autres midis, trois moments qui ont marqué la vie du poète. C'est d'abord l'école Olier, où l'instituteur et le recteur cherchent à définir l'attitude à adopter face à celui qui promet d'être un créateur. Puis, la famille, à Cacouna pendant de nombreux étés, où la mère et les deux soeurs entourent celui dont elles craignent toujours les écarts (maladies ou lectures «inquiétantes»). Enfin, l'hôpital, avec ses deux religieuses, la Grande et la Petite, sorte de lieu éternel, coupé du monde. Dans ces trois univers, Nelligan s'isole en lui-même et permet l'établissement d'un rapport de dépendance avec deux types de personnes: l'un (le recteur, Gertrude, la Grande) qui représente l'ordre social, le monde extérieur qui le juge et parfois le condamne; l'autre (l'instituteur, Eva, la Petite) qui pose le jeu, l'enfance, le dialogue comme possibles, qui encourage et enseigne mais qui finit par apprendre et écouter. La pièce finit par permettre la rencontre de ces trois milieux, six personnages en plus de la mère, légèrement en retrait, en les superposant par un procédé qui relève de l'hallucination.

D'une certaine façon, la pièce de Normand Chaurette n'est pas sans rappeler le titre que Nelligan aurait choisi pour son recueil: «Motifs du récital des anges». Construite en effet comme un récital, dans une perspective impressionniste, anti-biographique, elle retient de Nelligan ce que ses lecteurs en retiennent. Non pas la vie, la folie et la mort, mais le rêve, les fantasmes, les images. Sont réinscrits dans la pièce les principaux motifs des poèmes: la musique, l'enfance, la femme, puis l'univers céleste des anges et l'enfer du spleen. Nombreuses sont les références en relation directe avec la poésie: sainte Cécile que Nelligan appelait «l'organiste des anges», Paderewski, pianiste et héros polonais, Rimbaud et Baudelaire. Nombreux aussi, les rappels: le chœur qui récite des extraits de poèmes, les personnages qui en font des répliques, le violoncelle qui donne au geste sa langue et sa gravité. C'est ici une superposition de la vie et du rêve par un théâtre où la poésie elle-même devient actant.

Distribuée sur douze tableaux (comme l'angélus sur douze coups), *Rêve d'une nuit d'hôpital* confronte deux objets, une œuvre et son auteur, devenus officiels, importants, inaliénables. Le rêve, les fantasmes et les images retrouvent leur fonction productive et créent un nouvel univers qui n'est ni réaliste, ni tout à fait imaginaire, quelque chose d'éthéré, entre les deux: une lecture. C'est cette lecture, et sa représentation, qui nous amènent à penser avec Émile Nelligan et Normand Chaurette qu'«au bout du rêve, il y a toujours le risque d'un hôpital».

lucie robert

«la famille toucourt en solo ce soir»

Pièce d'Éric Anderson, coll. «Théâtre», Montréal, V.L.B., 1980.

«Décor: un piano et de l'imagination». Cette brève directive au metteur en scène est insuffisante, certes, en même temps qu'elle ouvrirait la voie à de multiples lectures possibles. En cela, elle est trompeuse: d'autres indications montreront plus tard qu'il faut tout de même quelques meubles ou accessoires et que seule une lecture nuancée, tantôt parodique et tantôt réaliste, correspond à l'intention de l'auteur.

Plus encore que le dépouillement souhaité, cette indication révèle un décor intérieur et la genèse même de l'œuvre. Avec une imagination fertile (mais non débridée), certains souvenirs de l'enfance encore proche et qui seraient centrés sur un piano, quel récit dramatique peut inventer un jeune dramaturge? Assise au piano, c'est tout naturellement la mère qui s'impose aussitôt, rappelant avec nostalgie sa jeunesse à elle, chantant avec justesse et un léger trémolo d'époque la «bonne chanson» d'hier. Folklore suranné, un peu oublié ou rejeté, auquel la génération née avec la Révolution tranquille semble retrouver quelque charme: le charme discret de la bonne chanson des parents, quand on est soi-même au «printemps de la vie». C'est plus romantique que les fourrures défraîchies, moins démodé que la dentelle de Bruges ou les photos anciennes, en médaillon, des grands-parents.

En voyant cette pièce au Quat'Sous de Montréal, c'est d'abord à ce charme étonnant que j'ai été sensible: à l'intérieur d'une reconstitution visiblement parodique, d'un «come-back» assez ridicule, que de tendresse dans la